

à faire le sacrifice de leur vie. Ni les hommes dévoués ni les subsides ne nous manquent. A Paris même, les ministres de notre religion, d'accord avec le révérend Grandorge, ont réuni des sommes considérables qu'ils ont fait passer à La Rochelle ; ils ont même enrôlé des partisans qui sont en route maintenant pour rejoindre nos chefs.

— Oui, dit le comte d'Orval, tout cela, nous le savons maintenant ; mais ce que nous ignorons, c'est de quelle façon la guerre est conduite.

— En effet, ajouta M. de Croissy ; nos dernières nouvelles nous annonçaient de malheureux dissentiments entre nos chefs. M. le duc de Rohan ne trouvait pas le moment opportun pour un soulèvement ; il voulait, nous a-t-on dit, s'opposer à la réunion générale de La Rochelle.

— D'autant plus, reprit le comte d'Orval, que le roi dispose, dit-on, de forces considérables, et que nous avons été complètement pris à l'improviste.

— Tout cela est vrai, messieurs, fit le comte du Luc : M. le duc de Rohan a essayé par tous les moyens d'empêcher la guerre ; ainsi que vous le dites, il ne trouvait pas que le moment fût opportun ; il craignait, à cause des dissentiments qui malheureusement se sont élevés parmi les principaux de la religion, que nos efforts fussent vains : mais M. le duc de Rohan est dévoué de cœur à la religion ; pour lui, les mesquines questions d'intérêt personnel ne seront jamais mises en parallèle avec les intérêts de tous. Le duc de Rohan s'est généreusement incliné devant la volonté générale ; pour défendre notre cause, il a résolument tiré son épée, il dont a jeté le fourreau sans vouloir écouter les propositions, je dirais avantageuses, si elles ne s'adressaient pas à un héros, quo le duc de Luyne n'a pas eu honte de faire. Toutes les villes ouvraient leurs portes devant les troupes royales. La marche de l'armée du connétable était presque une promenade triomphale ; Quelques jours encore, et le Béarn, le Languedoc étaient conquis. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, messieurs. Le lion s'est réveillé : devant lui les Rojaux se sont arrêtés tremblants ; tandis que son frère, le duc de Soubise, s'enfermait dans Saint-Jean-d'Angély, résolu à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, M. de Rohan, après avoir laissé à Castres, qu'il a mis à l'abri d'un coup de main, sa noble épouse, est parti pour La Rochelle, afin de préparer les secours qu'il se propose d'amener à son frère.

Des cris de joie interrompirent cette communication du comte.

Par un geste de la main, il réclama le silence.

Ce n'est pas tout, messieurs, reprit Olivier ; M. le duc de Rohan m'informe qu'il croit de la plus haute importance de garnir Montauban, dont il prétend faire, avec La Rochelle, le plus solide boulevard de la religion : tous ses efforts tendent en ce moment vers ce but.

— Et nous ! et nous ! que faisons-nous ici ? Pourquoi nous y retient-on ? s'écrièrent tumultueusement les gentilshommes dont l'enthousiasme était vivement exoté.

— Patience, messieurs, patience ! reprit en souriant le comte : M. le duc de Rohan ne vous oublie pas, bien loin de là : seulement, quand à présent, notre présence à Paris est encore nécessaire, malgré le désir qu'éprouve M. le duc de nous avoir près de lui, il réclame de nous encore un peu de patience. M. le duc de Rohan est notre chef, messieurs ; nous lui avons tous fait serment d'obéissance ; inclinons-nous donc sans murmurer devant l'ordre qu'il nous donne, si cruel que soit pour nous cet ordre en apparence. Mais tranquillisez-vous, M. le duc m'annonce un courrier prochain

qui ne sera autre que M. de Lectoures, son secrétaire et son frère de lait. L'arrivée prochaine de M. de Lectoures sera sans doute pour nous le signal du départ. Trois d'entre vous, seulement, messieurs, ont l'ordre de quitter Paris aujourd'hui même, et de se rendre, dans le plus bref délai, à Castres, auprès de madame la duchesse. Les personnes désignées sont : MM. de Malauze, de Boyer et de Beaufort.

— Ah ! vive Dieu ! Voici, sur ma foi, une excellente nouvelle ! s'écria joyeusement M. de Beaufort.

— Mauvais cœur ! dit en riant M. de Croissy, qui se réjouit de nous quitter !

Les trois gentilshommes furent entourés et félicités par leurs compagnons moins heureux, puis chacun se leva pour se retirer.

A l'instant où ils allaient ouvrir la porte, la voix avinée de Boncorbeau se fit entendre au dehors, chantant à pleins poumons ce couplet d'une vieille chanson à boire de maître Clément Marot ;

Le dieu Vulcain, forgeron des hauts dieux,
Forgea aux cicux la serpe bien taillante
De fin acier, trempé en bon vin vieulx,
Pour tailler mieulx et estre plus vaillante.
Bacchus la vante et dit qu'elle est séante
Et convenante à Noé le bonshom,
Pour en tailler la vigne en la saison.

— Silence, messieurs ! dit vivement Olivier ; écoutez ce signal ! on nous annonce qu'un danger nous menace.

— Eh ! fit en riant M. de Malauze, ce n'est pas le moment de nous faire prendre comme souris en ratière.

— Mais par où sortir ? demanda M. de Croissy.

— Notre retraite est assurée ; je ne vous ai point fait venir ici sans que mes précautions fussent prises à l'avance ; seulement hâtez-vous, il n'y pas un instant à perdre.

— Par où devons-nous sortir ? demandèrent les gentilshommes.

— Tout simplement par la fenêtre que vous voyez là, messieurs. En face d'elle se trouve un hangar que vous traverserez ; au fond de ce hangar, il y a une porte fermée au loquet et donnant sur la campagne. Allez donc, et bonne chance ! Vous, mon révérend, ajouta-t-il en s'adressant au ministre, restez, je vous prie, vous ne courez aucun danger.

— Vous ne venez pas avec nous, monsieur de Mauvers ? demanda le comte d'Orval.

— Non, je reste pour assurer votre retraite : au revoir, messieurs, à bientôt !

— Au revoir et à bientôt, monsieur le comte !

La fenêtre fut ouverte, et tout les gentilshommes sautèrent en dehors les uns après les autres et disparurent.

Le capitaine referma la fenêtre ; en un tour de main il enleva le tapis qui couvrait la table, ainsi que l'encre, les plumes, etc., fourra le tout dans une armoire dont il retira des transchoirs, des gobelets, des brocs de vin, un pâté entamé, une volaille froide qui semblait avoir reçu un vigoureux assaut, différents autres mets dont aucun n'était intact, et disposa tout sur la table, dans un désordre apparent.

Les choses avaient été si habilement faites qu'il était impossible de supposer que les trois personnes alors dans la pièce s'occupaient depuis longtemps à autre chose qu'à faire un excellent déjeuner.

Au même instant, la voix de plus en plus avinée de Boncorbeau se fit de nouveau entendre.

— Les voici qui arrivent, messieurs, dit le comte du Luc, attention !